

FRÉDÉRIC GROS

# Le Principe Sécurité

*nrf essais*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

MICHEL FOUCAULT, PUF, 1996 ; nouv. éd. 2004 ; 2010.

CRÉATION ET FOLIE. Une histoire du jugement psychiatrique, PUF, 1997.

FOUCAULT ET LA FOLIE, PUF, 1997.

ET CE SERA JUSTICE. Punir en démocratie (avec Antoine Garapon et Thierry Pech), Odile Jacob, 2001.

Michel Foucault, L'HERMÉNEUTIQUE DU SUJET. Cours au Collège de France, 1981-1982 (éd.), Gallimard/Seuil, 2001.

ÉTATS DE VIOLENCE. Essai sur la fin de la guerre, Gallimard, 2005.

Michel Foucault, LE GOUVERNEMENT DE SOI ET DES AUTRES. Cours au Collège de France, 1982-1983 (éd.), Gallimard/Seuil, 2008.

Michel Foucault, LE COURAGE DE LA VÉRITÉ. Cours au Collège de France, 1983-1984 (éd.), Gallimard/Seuil, 2009.

MARCHER, UNE PHILOSOPHIE, Éditions Carnets Nord, 2009 ; nouv. éd. Flammarion, 2011.

# *nrf essais*



*Frédéric Gros*

# Le Principe Sécurité

*nrf*

*Gallimard*

Gros, Frédéric (1965-)

Philosophie

Éthique, morale politique : morale civique ; devoirs de l'État et du gouvernement

Philosophie antique et médiévale : philosophie occidentale de l'Antiquité : sceptiques ; épicurisme ; stoïcisme ; Pères de l'Église, mystiques

Philosophie occidentale moderne : Îles britanniques ; Allemagne ; France

Religion

Christianisme, histoire du christianisme et de l'Église chrétienne

Sciences sociales

Interaction sociale, réseaux sociaux

Processus sociaux : contrôle social ; coercition, autorité ; normes sociales

Science politique : l'État ; structure et fonctions des gouvernements ; idéologies politiques ; droits civils et politiques ; relations internationales

© *Éditions Gallimard, 2012.*

## *Introduction*

La sécurité constitue aujourd'hui un enjeu politico-médiatique formidable. Son invocation envahit la parole publique, les responsables politiques en ont plein la bouche : on déplore une aggravation du sentiment d'insécurité, on énonce doctement que la sécurité est la première des libertés, on constate à grand renfort de sondages que la sécurité constitue, avec le chômage et l'écologie, une préoccupation majeure des populations, on en fait une condition indispensable au développement de l'enfant et à l'épanouissement de l'adulte. Par ailleurs, depuis quelques années, sont apparues des expressions nouvelles : « sécurité alimentaire », « sécurité énergétique », « sécurité humaine », etc. Enfin, le secteur économique des sécurités sous toutes ses formes (informatique, domotique, surveillance) est en pleine expansion. Quand tout va mal, quand les peurs s'amplifient, les vendeurs de sécurité ont les poches pleines. Mais qu'est-ce que la sécurité ? Un sentiment, un programme politique, des forces matérielles, un écran de fumée, une espérance, une damnation, une obsession pathologique, une source de légitimité, un bien marchand, un service public ? On peut commencer par explorer quelques définitions.

Sécurité : « Tranquillité d'esprit bien ou mal fondée dans une occasion où il pourrait y avoir sujet de craindre » (*Litttré*), « État d'esprit confiant et tranquille » (*Trésor de la langue française*). Davantage qu'un simple sentiment, la sécurité serait un état mental équilibré, une disposition de l'âme pleine de tranquillité, de quiétude, de confiance. La sécurité, dans ce premier sens, c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui la sérénité. Cette signification provient directement du latin : on appellera *securus* celui qui est *sine cura* : exempt de soucis, débarassé des troubles, sans inquiétude. Pendant longtemps ce sens restera en français : la sécurité chez Rousseau est le propre des âmes pures, comme celle de Julie dans sa *Nouvelle Héloïse*. Seuls ceux qui ont la conscience tranquille et le cœur vertueux peuvent jouir de la sécurité. L'accent n'est donc pas porté ici sur l'absence de dangers ou l'éloignement des menaces, mais sur le fait que ces périls n'entament pas la quiétude de l'âme, ne troublent pas la tranquillité de l'esprit. C'est l'idée que rien ne peut altérer le sommeil du juste, qu'à partir du moment où on a sa conscience pour soi plus rien ne doit faire peur. Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle les dictionnaires de l'Académie française constatent que cette tranquillité est inspirée « dans un temps, dans une occasion où il pourrait y avoir sujet de craindre ». Il s'agit d'insister sur le fait que cette sécurité n'exclut pas la présence de menaces, bien au contraire : car elle ne dépend pas de l'éloignement des dangers extérieurs, mais d'une fermeté subjective tout interne. Cette insistance se retrouve dans les citations données par les dictionnaires de l'Académie dans l'édition de 1762 : « Au milieu de tant de périls, vous ne craignez rien, votre sécurité m'étonne », « Il dormoit au milieu des ennemis avec une sécurité incroyable », « Dans une grande sécurité de conscience ».



Sécurité: « Absence de dangers » (*Académie française*, 1935), « Situation objective, reposant sur des conditions matérielles, économiques, politiques, qui entraîne l'absence de dangers pour les personnes ou de menaces pour les biens et qui détermine la confiance » (*Trésor de la langue française*), « Situation dans laquelle quelqu'un, quelque chose n'est exposé à aucun danger, à aucun risque, en particulier d'agression physique, d'accidents, de vol, de détérioration » (*Larousse*). Basculement: la sécurité ne désigne plus un état de l'âme, mais une situation objective. Il ne s'agit plus de caractériser une tranquillité intérieure que rien ne pourrait altérer, pas même la présence palpable du danger, mais l'absence effective de menaces, une situation où, de fait, effectivement, objectivement, les risques ont été supprimés, les dangers ont été écartés. C'est ainsi, par exemple, que dire d'un individu qu'il est « en sécurité », c'est indiquer que désormais il se trouve dans une situation telle qu'il ne court aucun péril. Mettre un objet « en sécurité », c'est le placer en un endroit où il ne risque rien, ni d'être emporté, ni d'être dégradé.

Sécurité: « Élément de l'ordre public matériel, caractérisé par l'absence de périls pour la vie, la liberté ou le droit de propriété des individus » (*Trésor de la langue française*). Cette troisième détermination, à la fois spécifique et massive, construit la synthèse de la sécurité et d'un État entendu comme unité politique centralisée, autorité publique. On parle de sécurité « publique » pour désigner la protection des biens et des personnes contre les agressions et les vols, mais aussi la défense des institutions contre les subversions, rébellions, séditions; de sécurité « collective » pour désigner des jeux d'alliance

interétatiques et autres traités diplomatiques propres à dissuader l'agression d'un tiers ; de sécurité « militaire » pour désigner un ensemble de forces armées susceptibles d'empêcher toute invasion territoriale. L'État apparaît cette fois comme garant de la sécurité : il garantit les droits des personnes, la conservation de leur vie et de leurs biens, l'intégrité territoriale d'un pays, la stabilité du gouvernement, l'ordre public. La sécurité, c'est l'État.

Loc. adj. De sécurité : « [En parlant d'une chose concr. ou abstr.] Qui permet le fonctionnement normal d'une activité, le déroulement normal d'un processus » (*Trésor de la langue française*). Par exemple, disposer d'un stock « de sécurité », c'est se mettre en condition de ne jamais être à court, et de pouvoir répondre à toute demande. La sécurité désigne ici l'accompagnement d'une opération de telle sorte qu'elle se déroule sans faille ni interruption. Plus largement, il s'agit d'un ensemble de mesures destinées à assurer la continuité d'un processus. C'est dans ce sens qu'on parle aujourd'hui de « sécurité informatique », mais aussi de « sécurité alimentaire » (assurer à une population un flux continu de nourriture), de « sécurité énergétique » (constitution de stocks, diversification des sources d'approvisionnement, anticipation des crises).

On peut donc, à travers ce premier aperçu des définitions les plus courantes de la sécurité, distinguer quatre grandes dimensions : la sécurité comme état mental, disposition du sujet ; la sécurité comme situation objective, état du monde caractérisé par une absence de dangers, la disparition des menaces ; la sécurité comme garantie par

l'État des droits fondamentaux, de la conservation des biens et des personnes, de l'ordre public, de l'intégrité territoriale ; la sécurité enfin comme contrôle des flux. Ces quatre dimensions traversent le concept de sécurité. Elles en déterminent la consistance et les points de tension.

On se proposera ici d'explorer chacune de ces grandes dimensions à travers l'examen de quatre problématiques historiques déterminées. La sécurité comme sérénité, état d'âme, sera étudiée à partir des techniques spirituelles anciennes, particulièrement celles de la philosophie hellénistique et romaine. Les grandes sagesse stoïciennes, épicuriennes et sceptiques se sont en effet présentées comme de véritables « entreprises de sécurité », au sens où elles promettaient à leurs disciples la conquête de la fermeté d'âme, d'une tranquillité d'esprit inaltérable.

La sécurité comme absence de dangers, disparition des menaces, sera décrite à partir de la croyance millénariste. Le christianisme a construit en effet l'utopie d'une période de mille ans qui serait pour l'humanité réunifiée celle d'un bonheur parfait. Disparition des maladies et des souffrances, fin de la peine et du travail, effacement de toutes les formes de servitude, défaite absolue de toutes les forces du vice et du mal, absence de toute agressivité entre les êtres, cette période sera celle d'une humanité régénérée, baignant dans une félicité immanente. Cette croyance fut assez tôt condamnée par l'Église comme hérétique. Elle a néanmoins été à l'origine d'un grand nombre de mouvements politiques, sociaux et religieux tout au long du Moyen Âge. Il s'agissait pour ces mouvements fascinés par l'espérance d'un temps promis de la sécurité définitive, de précipiter l'histoire, afin de faire advenir cet Âge d'or.

La sécurité comme ensemble de garanties étatiques

est une construction de l'époque moderne : à travers les textes fondateurs de la pensée politique (Hobbes, Locke, Rousseau), à travers les concepts géopolitiques de l'Europe westphalienne (de Richelieu à Bismarck), à travers enfin l'instauration d'une police moderne, c'est tout le système d'une sécurité comme institution et maintien d'un ordre public et international qui progressivement s'affirme. Un certain nombre de notions (surveillance, équilibre des forces, raison d'État, réglementations, état d'exception, etc.) sont définies qui constituent l'héritage permanent, le socle solide de nos représentations de la sécurité comme bien public.

Le dernier foyer de sens de la sécurité comme contrôle des flux est plus diffus, mais capital. Il se retrouve dans des expressions comme sécurité alimentaire, énergétique, sanitaire, affective, ou encore « sécurité humaine ». Il permet de repérer des concepts nouveaux (la « traçabilité », la « précaution »), mais aussi de réinterroger ceux de « contrôle », « protection », « régulation ». Pour l'étudier, on peut se référer à des systèmes d'énoncés (doctrine de la sécurité humaine, principe de précaution), mais aussi à des techniques ou des pratiques (caméras de surveillance, puces RFID, biométrie), tous contemporains.

## *Chapitre premier*

### LA SÉRÉNITÉ DU SAGE

« Sécurité : état d'esprit confiant et tranquille »

Dans un premier sens, la sécurité désigne un état d'âme, une disposition subjective caractérisés par la confiance, la tranquillité, la quiétude. C'est, historiquement, la première signification du terme. La sécurité comme sérénité a constitué un enjeu fort des grandes sagesse hellénistiques. Les grandes écoles de philosophie se développant à partir du III<sup>e</sup> siècle (av. J.-C.) vont faire de cette sécurité la caractéristique principale du sage et proposeront des techniques spirituelles propres à l'acquérir.

#### LES STOÏCIENS : LA SÉCURITÉ DE LA MAÎTRISE

On peut entamer l'exploration de ce foyer de sens par l'évocation des techniques stoïciennes. C'est la déclaration fameuse de Sénèque, adressée à Lucilius : « *securitas autem proprium bonum sapientis est* » (« la sécurité, c'est le bien propre du sage »<sup>1</sup>). Le correspondant grec est *ataraxia*, comme on lit par exemple chez Épictète : « Si tu veux obtenir impassibilité, liberté et sécurité (*ataraxia*),

va vers la philosophie... »<sup>2</sup> La *securitas* chez Sénèque s'articule avec les notions de *tranquillitas* (tranquillité), *quies* (repos), mais aussi *magnitudo* (grandeur d'âme). Par exemple : « Qu'est-ce que le bonheur ? C'est une sécurité et une tranquillité continues (*securitas et perpetua tranquillitas*), conquises par une grandeur d'âme. »<sup>3</sup> *Ataraxia* chez Épictète accompagne *eleutheria* (liberté) et parfois *apatheia* (impassibilité).

Pour l'essentiel, l'éthique stoïcienne est une éthique de la maîtrise parfaite de soi, de la constitution d'un soi fort capable de parfaitement résister aux assauts furieux du monde. Face aux aléas des temps, confronté aux malheurs et aux grandes fatalités de la vie, le sage stoïcien demeure droit et ferme. Il ne vacillera pas et supportera tout sans broncher. C'est la fameuse image du sage se tenant debout, au milieu des tempêtes de l'existence, le front haut. Atteindre cet idéal de maîtrise et de force, cet idéal de sérénité conservée au milieu des affres, d'imperturbabilité impeccable alors que le tourbillon nous entraîne, en un mot conquérir cette *securitas* ou *ataraxia*, comme état spirituel permanent, cela exigera une énorme discipline, une application constante, et des exercices réguliers, répétés. L'*ataraxia* sceptique supposera, comme on verra, une décision cognitive première, une conversion fondatrice, un acte spirituel brusque, qu'il faudra ensuite nourrir et entretenir, comme ils vont à contre-courant d'habitudes mentales ancrées. L'*ataraxia* épicurienne se soutiendra, elle, d'une culture continue de la simplicité : renoncer aux faux plaisirs, dissoudre l'illusion des reconnaissances sociales, écarter le poison des satisfactions vaines. L'*ataraxia* stoïcienne est, des trois, la plus exigeante, supposant de longs et difficiles entraînements. Car si le sage sceptique promène son détachement et son sourire amusés au milieu des dogmatiques, si le sage épicurien se tient à l'abri du

monde et du hurlement des loups, partageant avec des amis rares le temps et le pain, le sage stoïcien, lui, affronte le désordre du monde et se bat : il agit dans la cité, il conseille les puissants, il est engagé dans des luttes politiques. Exactement il *éprouve* sans cesse sa force et sa sécurité intérieures au contact des foules, dans les combats politiques, aux assemblées. Sa vie entière se construit comme épreuve. Le feu répété de l'action politique produit l'acier de la sérénité souveraine. Le stoïcisme, éthique du courage, de l'action, de la persévérance, supposera une discipline intérieure et un affrontement perpétuel au monde extérieur, une plongée permanente dans les affaires du monde<sup>4</sup>.

Il s'agit, comme on a dit, de tenir droit dans le fracas du monde, rester maître de soi, maintenir son cap au milieu des tempêtes, garder une conduite exemplaire au plus fort des tourments<sup>5</sup>. Dans l'insécurité généralisée du monde, il faut garder une sécurité intérieure absolue. La conquête de ce soi fort se fera lentement, progressivement. Elle réclame des exercices de préparation. Sur-tout, pour ne jamais faiblir, il faut retourner au combat, tenir sa place au premier rang du désastre, au plus près des coups qui pleuvent. Ce qui peut menacer la maîtrise de soi, ce sur quoi devra donc porter l'effort de sécurité, ce sont quatre domaines. D'abord les événements, les accidents, les drames ou même les divines surprises. En un mot : ce qui *survient* (catastrophes ou bonheurs), provoquant dans les âmes des émotions irrépessibles et une agitation remuante. La première sécurité devra porter sur les représentations extérieures qui m'informent sur *ce qui arrive*. Deuxièmement, ce qui déstabilise ce peut être, non pas ce qui se passe au-dehors, mais ce qui se trame en dedans : les mouvements du désir, le trouble né des craintes et des espérances, l'agitation des ambitions. Ce qui peut me troubler, ce sont tous ces

mouvements de l'âme qui me portent à désirer follement ceci, à désespérément vouloir éviter cela, à rechercher passionnément une troisième chose. En plus d'être celui à qui il arrive quelque chose, d'être celui qui sent au fond de lui le mouvement contradictoire des désirs et des craintes, je suis encore un homme d'action : j'agis, j'entreprends, je construis. Ce qui menace alors ma stabilité, c'est tout simplement l'échec, la défaite, la déroute de mes entreprises, l'effondrement des projets. Enfin, dernier grand réservoir d'insécurité, c'est la perspective de la mort, du néant qui inexorablement m'attend. Même si je parviens à ne plus me laisser impressionner par mes représentations, à ne plus me laisser emporter par mes désirs, à ne plus me laisser décourager dans mes entreprises, demeure cet ultime, immense, définitif réservoir d'insécurité : ma mort prochaine. On peut rappeler ici la maxime antique, même si elle est épicurienne : « La mort nous fait vivre dans une cité sans murailles. »<sup>6</sup>

Toute l'éthique stoïcienne va consister dans la construction de quatre grandes sécurités : sécurité de la représentation, sécurité du désir, sécurité de l'agir, et sécurité enfin face à la mort. Et c'est par un programme d'exercices, d'entraînements spirituels appropriés que le sage parviendra, progressivement, à faire de soi, de son âme, une forteresse inexpugnable<sup>7</sup>, un rocher immobile au milieu des flots agités<sup>8</sup>, pour reprendre des images récurrentes.

Premièrement donc, sécurité de la représentation. Quand une représentation néfaste, déstabilisante, dramatique, malheureuse nous parvient de l'extérieur (l'annonce d'un deuil, d'une perte, d'une catastrophe : maison en flammes, richesses confisquées ou volées, mort d'un proche), cette représentation menace évidemment de nous faire perdre toute sérénité, de nous plonger



dans un tourbillon de détresse. C'est alors qu'il faut immédiatement se mettre au travail : ne pas se laisser fasciner par l'image, ne pas demeurer prisonnier de son tour dramatique, mais lui opposer absolument une activité de l'âme, propre à dépasser, terrasser, dominer l'impression. Pour l'école stoïcienne, prioritairement la tâche devra porter sur le « discours intérieur »<sup>9</sup> que la représentation suscite en nous. Ce travail se révèle capital, car nos affects dépendraient, à suivre les leçons stoïciennes, toujours secrètement d'un jugement. Si je suis malheureux, c'est que je juge que « ce qui m'arrive est un malheur » ; si je suis angoissé, c'est que je juge que « ce que j'apprends est terrible » ; si j'éprouve des craintes, c'est que je crois que « ce qui s'annonce est grave ». Il faudrait pouvoir contrôler, infléchir ce discours intérieur, cet ensemble de jugements implicites qui sont le déclencheur, la racine, la cause de nos émotions, de nos tristesses et de nos peurs. La dédramatisation de nos représentations, la déprise de tout ce qu'il peut y avoir de bouleversant dans ces nouvelles du monde, elles vont passer par ce premier travail consistant à faire fonctionner, à la place de pensées incontrôlées qui approfondissent le malheur, à la place de discours secrets qui assombrissent le cœur, un certain nombre de verrous éthiques propres à affermir l'âme, à empêcher tout débordement. Il s'agit donc de définir des techniques pour formater ce discours intérieur qui secoue l'âme dans tous les sens, afin de la faire tenir au contraire fixe sur son axe.

Le premier impératif, c'est de *catégoriser* la représentation qui survient, ce qui au fond consiste, très simplement, à la classer à partir d'un unique critère : « dépend de moi » ou « ne dépend pas de moi ». C'est la fameuse règle d'or du stoïcisme, inlassablement répétée par Épictète : il faut savoir distinguer ce qui dépend de moi

et ce qui n'en dépend pas. Or dans tout ce qui se trame dans l'extériorité du monde (la série des événements, la fortune, les rencontres, hasards funestes et coïncidences malheureuses, etc.), dans la matérialité des corps (maladie, corruption, décomposition, usure, etc.), dans les arrangements sociaux (reconnaissance, promotion, hiérarchie, etc.), tout ce qui finalement concerne les richesses matérielles, la santé du corps ou le statut social, dans tout cela rien ne dépend *strictement* et *absolument* de moi, car fondamentalement tout ce qui arrive aux corps, aux choses, aux statuts est lié à un concours de circonstances qui largement me dépasse. Ainsi, dès lors qu'il m'arrive quelque chose, plutôt que de réagir en m'écriant « quel malheur ! », je devrai classer la représentation dans la catégorie « ne dépend pas de moi », afin de pouvoir ajouter, par exemple, « c'est donc indifférent ». Puisque ce qui m'arrive dépend de chaînes de causalité qui m'échappent certainement, il faut répondre par cet aveu d'impuissance qui cache en lui un ressort de sérénité. Cette première étape, très négative, va consister, afin de maintenir la sécurité intérieure, à simplement neutraliser la représentation. Je me détache de son contenu en le déclarant étranger : « ça ne dépend pas de moi », « c'est indifférent »<sup>10</sup>.

Une fois qu'on se trouve assez fort pour opposer aux malheurs du monde le mépris de son impuissance, une seconde technique de sécurisation des représentations extérieures peut être mise en œuvre, qui suppose un traitement des données du monde plus actif. En rester à la première étape finalement produit une sécurité un peu fade. Mais bientôt, plutôt que de se détourner presque lâchement du contenu de la représentation par un « je n'y peux rien » et botter en touche (sécurité résignée), le sage va poser, plus directement, à tout ce qui lui échoit, la question de son usage.

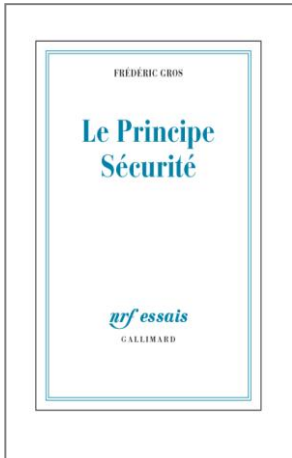
Le problème devient : de ce qui m'arrive, de ce que je reçois de l'extérieur, quel usage — le plus élevé, le plus noble, le plus philosophique, le plus conforme aux règles que je me suis données, le plus fidèle à la Nature profonde du monde — dois-je faire ? Comment répondre à ce qui m'arrive ? Par les larmes, le désespoir ? Par la fermeté calme, la recherche d'une solution ? Par le courage, la dérision, l'évitement raisonnable ? Le rapport au réel devient une question technique. Plutôt que de s'abîmer dans le trouble, à toute représentation extérieure il convient d'opposer un catalogue des devoirs. Je perds un ami, je suis ruiné, je me réveille souffrant : chaque fois je consulte le répertoire des attitudes à adopter dans tel ou tel cas. Face au malheur des autres, je devrai faire preuve de solidarité plutôt que de pitié, et les secourir sans me laisser gagner par l'amollissement des larmes. Face aux miens, il me faudra du courage. À chaque fois, il s'agit d'être à la hauteur de ce qui m'arrive, et poser à l'événement la question de son usage : quel est le plus noble usage à faire de ce qui m'advient ? Cette fois, le contenu de la représentation est bien pris en compte. On ne se contente pas de le dépasser abstraitement en affichant l'indifférence (« ne dépend pas de moi »). Mais on se trouve, face à lui, armé d'un catalogue de schémas de conduite déterminant à l'avance la réaction convenable<sup>11</sup>.

Il existe un second type de représentations plus éclatantes, mais tout aussi dommageables à notre sécurité que les images de deuil et de ruine. Ce sont celles du bonheur des autres, de leur réussite sociale, de leur prospérité. Rien de tel que le bonheur des autres pour nous déprimer tout à fait : immanquablement, par les jeux de l'imagination et des comparaisons, la félicité des autres me rend morose, et c'est comme si les biens et les plaisirs dont ils font étalage, on m'en privait.

Pareillement, des souvenirs d'anciens bonheurs ou encore des impressions esthétiques un peu fortes peuvent produire des émotions qui feront perdre à l'âme sa dureté. Il convient alors de définir des exercices aussi pour neutraliser la puissance déprimante ou simplement chavirante d'images colorées, pour maîtriser en nous les passions déstabilisantes de l'envie, du ressentiment, ou encore la nostalgie et même le ravissement esthétique. Ici le partage est presque parfait : si c'est surtout l'ancien esclave Épictète, ayant enduré longtemps les vexations d'un maître humiliant et cruel, qui a défini les exercices propres à conjurer des représentations désolantes, c'est plutôt l'empereur Marc Aurèle qui décrit des techniques faites pour contrer, dans la comédie sociale des masques, les images des réussites éclatantes et des joies de parade, mais aussi les vertiges de la beauté.

Deux techniques servent à se défaire de la fascination trouble de ces représentations : le découpage séquentiel et la décomposition matérielle. À chaque fois il s'agit d'une méthode analytique : on réduit l'image globale à des unités plus petites. Découpage séquentiel. Si par exemple, écrit Marc Aurèle, un air de musique fait chavirer votre cœur et que vous risquez l'émotion, attachez-vous à ne percevoir les notes que dans leur juxtaposition, comme si elles étaient séparées et sans rapport entre elles<sup>12</sup>. Refusez-vous à accompagner la ligne mélodique et attachez-vous à ne percevoir jamais qu'une note après l'autre. De la même façon encore, si, dans le ciel couchant, on assistait soudain à une symphonie muette de centaines d'oiseaux volant ensemble, pour ne pas risquer d'être troublé par une émotion, fût-elle esthétique, il faudrait s'attacher à n'en regarder qu'un seul, puis un autre, et encore un troisième, prenant garde à ne jamais contempler dans son ensemble le spectacle d'une

- Jean Starobinski *Le remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières.*
- George Steiner *Réelles présences. Les arts du sens (Real Presences. Is there anything in what we say ? ; traduit de l'anglais par Michel R. de Pauw).*
- George Steiner *Passions impunies (No Passion spent ; traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat et Louis Évrard).*
- George Steiner *Grammaires de la création (Grammars of Creation ; traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat).*
- George Steiner *Maîtres et disciples (Lessons of the Masters ; traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat).*
- George Steiner *Poésie de la pensée (The Poetry of Thought ; traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat).*
- \*Salah Stétié *Les porteurs de feu et autres essais.*
- Ian Tattersall *L'émergence de l'homme. Essai sur l'évolution et l'unicité humaine (Becoming Human. Evolution and Human Uniqueness ; traduit de l'anglais [États-Unis] par Marcel Blanc).*
- Emmanuel Todd *L'origine des systèmes familiaux, tome 1 : L'Eurasie.*
- \*Miguel de Unamuno *L'essence de l'Espagne (En torno al Casticismo ; traduit de l'espagnol par Marcel Bataillon).*
- Jean-Marie Vaysse *L'inconscient des Modernes. Essai sur l'origine métaphysique de la psychanalyse.*
- Patrick Verley *L'échelle du monde. Essai sur l'industrialisation de l'Occident.*
- Paul Veyne *René Char en ses poèmes.*
- Michael Walzer *Traité sur la tolérance (On Toleration ; traduit de l'anglais [États-Unis] par Chaïm Hutner).*
- Harald Welzer *Les exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse (Täter. Wie aus ganz normalen Menschen Massenmörder werden ; traduit de l'allemand par Bernard Lortholary).*
- Harald Welzer *Les guerres du climat. Pourquoi on tue au XXI<sup>e</sup> siècle (Klimakriege. Wofür im 21. Jahrhundert getötet wird ; traduit de l'allemand par Bernard Lortholary).*
- Bernard Williams *L'éthique et les limites de la philosophie (Ethics and the Limits of Philosophy ; traduit de l'anglais par Marie-Anne Lescouret).*
- Bernard Williams *Vérité et véracité. Essai de généalogie (Truth and Truthfulness. An Essay in Genealogy ; traduit de l'anglais par Jean Leleaidier).*
- Yosef Hayim Yerushalmi *Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable (Freud's Moses. Judaism Terminable and Interminable ; traduit de l'anglais [États-Unis] par Jacqueline Carnaud).*
- Levent Yilmaz *Le temps moderne. Variations sur les Anciens et les contemporains.*



# Le Principe Sécurité Frédéric Gros

Cette édition électronique du livre  
*Le Principe Sécurité* de Frédéric Gros  
a été réalisée le 25 janvier 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070133505 - Numéro d'édition : 182411).

Code Sodis : N49053 - ISBN : 9782072443008

Numéro d'édition : 232452.